

Géza SZÁSZ

Les méthodes de voyager du XVIII^e siècle et les transformations du discours du voyageur

La vogue du récit de voyage moderne¹, accompagnant celle des voyages transatlantiques et des découvertes, a débuté au XVI^e siècle et résulte de nombreux récits de « choses vues » par les prélats, diplomates, marchands, archéologues et autres éminences ayant en général un secrétaire pour noter et relater leurs aventures². Elle a suscité très tôt des velléités de donner un cadre uniforme aux informations concernant les conditions pratiques (généralement dispersées) du voyage et l'état du pays parcouru³. Ainsi, la Royal Society d'Angleterre a publié en 1665-1667, sous le titre de « *Philosophical Transactions* », pas moins de douze programmes de recherches pour voyageurs⁴ et (dans un ouvrage de 42 pages publié en 1688) Baudelot de Dairval définissait de la manière suivante les principes du « voyage utile » : « *Quand on passe en quelque endroit, il faut en examiner d'abord la situation, pour en connoître la nature comme il faut, et pour faire des reflexions plus justes sur les meurs des habitans*⁵. » Selon lui, le voyageur doit faire plus que de décrire : il doit en effet passer à l'analyse systématique de l'état du pays qu'il traverse, et cela pour pouvoir formuler un jugement raisonnable sur ses habitants. On est aussi renvoyé à la lecture des textes antérieurs (qui font souvent autorité) : « *Rien ne contribue tant à faire des decouvertes curieuses que la lecture des meilleurs relations du lieu où l'on passe*⁶. » D'après Jean-Claude Margolin, la manière dont Baudelot de Dairval concevait le voyage, peut être appliquée, malgré son apparition assez tardive, aux découvertes des XV^e-XVI^e siècles aussi qu'à bien d'autres voyages de la Renaissance⁷.

¹ Pour l'histoire et les caractéristiques du récit de voyage, voir surtout Marie-Noëlle BOURGUET, « Voyages et voyageurs », Michel DELON (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, P.U.F., 1997, p. 1092-1095 (dans la suite : Bourguet 1997) et Jean RONDAUT, « Récit de voyage », *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopaedia universalis-Albin Michel, 1997, p. 587-598 (dans la suite : Rondaut).

² cf. Jean-Claude MARGOLIN - Jean CÉARD, *Voyager à la Renaissance*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1987 (dans la suite : Margolin-Céard), p. 10-14.

³ *Ibid.*, p. 14 et 18-24.

⁴ Voir à ce propos Gérard LECLERC, *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*, Paris, Seuil, 1979, p. 40-45.

⁵ BAUDELLOT DE DAIRVAL, *Mémoire de quelques observations generales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, chez Jean Léonard, 1688 ; cité par Margolin-Céard, p. 9.

⁶ Cité par Margolin-Céard, p. 10.

⁷ *Ibid.*, p. 10.

Le voyage et sa rédaction font donc très tôt appel à la réflexion théorique. Il apparaît pourtant que le XVII^e siècle ne disposait pas encore, du moins en France, d'outils intellectuels (philosophiques et scientifiques) pour régler le cours du voyage et, surtout, sa rédaction et son interprétation (malgré les tentatives mentionnées ci-dessus). Il faut ainsi attendre la deuxième moitié du XVIII^e siècle pour constater la création des méthodes de voyage d'une certaine envergure qui paraissent respectées par un nombre grandissant d'auteurs de *Voyages* et qui vont d'ailleurs contribuer à la naissance de nouveaux types de discours, préparant ainsi plusieurs disciplines scientifiques modernes. Le but de notre étude est justement de présenter la genèse et l'évolution de ces textes « méthodologiques » et des discours élaborés par ceux-ci et d'expliquer en partie les influences que subit le récit du voyage dans la deuxième moitié du XVIII^e et au début du XIX^e siècle.

Comme nous l'avons nous-même mentionné dans une étude précédente⁸, le XVIII^e siècle était la période des *Voyages* par excellence : plus de 3540 titres français ou étrangers racontant le voyage ont paru en un siècle ; les auteurs ont rédigé leurs relations avec une extrême diligence et des questions de méthode ont aussi été examinées à la lumière de la pensée philosophique. Parmi les outils écrits dont disposaient les voyageurs, les « arts de voyager » aussi vieux que le voyage même, destinés à l'origine à guider le voyageur (le plus souvent aristocrate) en lui fournissant des instructions et des informations pratiques (concernant l'itinéraire à emprunter, les curiosités à voir ou même les prix des chambres des auberges) tendent de plus en plus à régler la conduite du voyageur lors du voyage. Ils constituent en cela une étape importante dans le développement et la systématisation du voyage ; mais ils restent toujours plus proches des guides touristiques actuels que des méthodes de voyage⁹. On doit donc chercher ailleurs les nouveaux instruments pour systématiser le *Voyage*. Mais de quel voyage s'agit-il et comment le considère-t-on ? Selon le chevalier de Jaucourt, auteur de l'article « *Voyage (Education)* » de l'*Encyclopédie* :

Les voyages étendent l'esprit, l'élevent, l'enrichissent de connoissances, et le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, et par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, des objets.

Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures et leur commerce.

⁸ cf. Géza SZÁSZ, « L'utilisation des Voyages au tournant des XVIII^e-XIX^e siècles », *Acta Romanica*. Tomus XIX, Szeged, 1999, p. 73-78 (dans la suite : Szász).

⁹ Voir encore Bourguet 1997.

*Ces sortes d'observations faites avec intelligence et exactement recueillies de pere en fils, fournissent les plus grandes lumieres sur le fort et le faible des peuples, les changemens en bien ou en mal qui sont arrivés dans le même pays au bout d'une génération, par le commerce, par les lois, par la guerre, par la paix, par les richesses, par la pauvreté, ou par de nouveaux gouverneurs*¹⁰.

Le siècle philosophique reconnaît le rôle éducatif des voyages (et des récits qui en résultent) et met par ailleurs au centre l'observation et la description de la vie sociale des « autres nations », donc des groupes humains disposant d'une conscience d'unité et d'une volonté de vivre en commun. En cela, le *Voyage* (c'est-à-dire le récit de voyage) doit aussi devenir, d'une réserve de notes dispersées, la description organisée d'espaces géographiques et de sociétés (et, plus, tard, d'espaces sociaux) différents, étrangers à l'espace et à la société d'origine du voyageur-auteur-narrateur¹¹. D'un type nouveau, le *Voyage* peut viser deux objectifs outre le traditionnel enseignement-divertissement : soit il offre un tableau presque statistique (surtout dans le cas des pays européens), soit il aide le lecteur savant à retracer les étapes de l'histoire universelle de l'homme (en étudiant des pays « reculés » ou les traditions paysannes considérées comme les vestiges de l'histoire primitive de l'humanité). Mais pour une description organisée, il est besoin de principes, de systèmes élaborés d'après lesquels le voyageur peut entreprendre ses actes d'observation et de description-rédaction. C'est ce besoin nouveau qui sera à l'origine des systèmes d'observation et de nouveaux types de discours dont l'élaboration est l'œuvre d'un genre nouveau, si l'on peut dire, caractéristique de la deuxième moitié et, surtout, des dernières décennies du XVIII^e siècle. Ce genre pourrait être appelé les *méthodes de voyager* et le livre de Baudelot de Dairval en constitue un représentant précoce.

Parmi ces méthodes la plus connue et la plus importante peut-être est celle élaborée par Diderot, esquissée dans son *Voyage en Hollande*. Ce texte a été rédigé en plusieurs étapes et en plusieurs versions après un voyage de l'auteur en Russie au cours duquel il dut traverser la Hollande ; il offre dès son *Préliminaire* une méthode pour bien observer en voyage. L'arythmie du livre est frappante : son plan ne suit ni parcours géographique, ni ordre chronologique. Les étapes (villes, haltes, auberges) qui devraient normalement se succéder au cours du voyage, manquent ; l'aspect dynamique du voyage est donc minimisé et les chapitres consacrés généralement aux « choses vues » sont remplacés par d'autres chapitres qui traitent de politique et de religion. En suivant les conseils du *Préliminaire*, le voyageur d'un type nouveau doit non plus tout voir, mais plutôt poser des questions aux habitants du pays, en fonction

¹⁰ *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 17, Neuchâtel, 1765 (reprint : New York, Pergamon Press, 1969), p. 477.

¹¹ Voir encore Marie-Noëlle BOURGUET, *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*. Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1989 (dans la suite : Bourguet 1989), p. 35-36.

de leurs spécificités, prendre note de leurs réponses et formuler enfin un jugement (de préférence impartial)¹². Ce *Voyage* (qui n'en est pas vraiment un), introduit le discours social et politique dans le récit de voyage, jusqu'alors « *genre littéraire et éducatif* »¹³, de manière à en devenir un des textes fondateurs, et reconnaît la valeur documentaire du récit de voyage de type nouveau (qui devient ainsi source historique).

Notre étude vise à démontrer et à illustrer les transformations du récit de voyage et la naissance de nouveaux types de discours (donc de méthodes) par des textes moins connus. Ceux-ci fournissent en effet des preuves incontestables de l'impact de la nouvelle pensée dans les différents domaines de la science et jouaient d'ailleurs un rôle important dans l'élaboration de ces nouveaux types de discours.

Le premier texte que nous étudierons est l'œuvre d'un géologue suisse d'expression française, Horace Bénédicte de Saussure (1740-1799), fils du célèbre agronome Nicolas de Saussure et arrière grand-père du linguiste Ferdinand de Saussure. Ce savant a fait des voyages d'études dans presque tous les pays d'Europe occidentale et méridionale et a recueilli d'importantes observations qu'il a finalement publiées dans les quatre volumes de son chef d'œuvre, les *Voyages dans les Alpes* (publiés entre 1779 et 1796). Un *Discours préliminaire* en prélude au premier volume (1779) expose effectivement une nouvelle méthode d'approcher la terre et de la décrire, méthode inspirée de la pensée philosophique du siècle des Lumières, et présente déjà un nouveau type de discours, le discours géographique ou « naturaliste » qui tient beaucoup du langage philosophique tout en l'appliquant sur une science naturelle¹⁴.

Saussure mentionne tout d'abord les erreurs des géologues-naturalistes précédents (ce trait, présent déjà chez Diderot¹⁵, aura tendance à se généraliser dans

¹² « Gardez-vous de juger trop vite, et songez que partout il y a des frondeurs qui déprécient, et des enthousiastes qui surfont.

L'esprit d'observation est rare. Quand on l'a reçu de la nature, il est encore facile de se tromper par précipitation. Le sang-froid et l'impartialité sont presque aussi nécessaires au voyageur qu'à l'historien. [...] Vous abrégerez votre séjour et vous vous épargnerez bien des erreurs, si vous consultez l'homme instruit et expérimenté du pays sur la chose que vous désirez savoir. L'entretien avec des hommes choisis dans les diverses conditions vous instruira plus en deux matinées que vous ne recueillerez de dix ans d'observations et de séjour.

[...] *Et surtout méfiez-vous de votre imagination et de votre mémoire. L'imagination dénature, soit qu'elle embellisse, soit qu'elle enlaidisse. La mémoire ingrate ne retient rien, la mémoire infidèle mutile tout. On oublie ce qu'on n'a point écrit, et l'on court inutilement après ce que l'on écrit avec négligence.* » Denis DIDEROT, *Voyage en Hollande*, Paris, Maspero, 1982 (dans la suite : Diderot), p. 24-27. Voir encore Rondaut et Friedrich WOLFZETTEL, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*. Paris, P.U.F., 1996, p. 266-276.

¹³ Bourguet 1989, p. 35.

¹⁴ Nous utiliserons une édition récente du *Discours préliminaire* : Horace Bénédicte de SAUSSURE, *Voyages dans les Alpes. Discours préliminaire*. Genève, Minizoé, 1998 (dans la suite : Saussure). D'après le témoignage du même discours, l'auteur a prévu la publication de ses *Voyages* en trois volumes, dont le deuxième devrait paraître 18 mois ou deux ans après le premier, tandis que le troisième dans trois-quatre ans. Saussure, p. 33-40.

¹⁵ cf. Diderot, p. 23-26.

les discours de la fin du XVIII^e siècle) dont les plus graves étaient, chez les philosophes anciens, la volonté de deviner la nature au lieu de l'étudier et, chez les naturalistes modernes, celle de se limiter à « *recueillir des curiosités* », parce qu'ils ressemblent ainsi à « *un antiquaire qui gratterait la terre à Rome, au milieu du Panthéon ou du Colisée, pour y chercher des fragments de verre coloré, sans jeter les yeux sur l'architecture de ces superbes édifices* »¹⁶.

Dans les pages suivantes, nous pouvons découvrir les méditations sur les « *révolutions* » (c'est-à-dire l'évolution morphologique) de notre terre et les enseignements que l'on peut en tirer. Il nous démontre en effet, par l'exemple de l'Etna, que l'observation des montagnes ou des volcans apporte des résultats géologiques et amène également l'homme à considérer la précarité et la vanité des créations et des prétentions humaines :

*C'est ainsi que la vue de ces grands objets engage le philosophe à méditer sur les révolutions passées et à venir de notre globe. Mais si au milieu de ces méditations, l'idée des petits êtres qui rampent à la surface de ce globe, vient s'offrir à son esprit ; s'il compare leur durée aux grandes époques de la nature, combien ne s'étonnera-t-il pas, qu'occupant si peu de place et dans l'espace et dans le temps, ils aient pu croire qu'ils étaient l'unique but de la création de tout l'univers : et lorsque du sommet de l'Etna, il voit sous ses pieds deux royaumes qui nourrissaient autrefois des millions de guerriers, combien l'ambition ne lui paraît pas puérile*¹⁷.

Les expéditions dans les Alpes sont encore plus instructives pour le géologue et l'aident à dévoiler le mystère de l'origine des montagnes. Les hautes montagnes, où sont présentes toutes les forces de la nature, doivent en tout cas être l'objet de l'admiration et de l'étude du géologue et du physicien, mais la nature ne doit pas constituer le seul objet d'étude. Il convient aussi d'analyser le comportement des hommes (« *le moral* »), évidemment influencé par l'entourage physique :

Le moral dans les Alpes, n'est pas moins intéressant que le physique. Car, quoique l'homme soit au fond partout le même, partout le jouet des mêmes passions, produites par les mêmes besoins ; cependant, si l'on peut espérer de trouver quelque part en Europe, des hommes assez civilisés pour n'être pas féroces, et assez naturels pour n'être pas corrompus, c'est dans les Alpes qu'il faut les chercher ; dans ces hautes vallées où il n'y a ni seigneurs, ni riches, ni un abord fréquent d'étrangers. Ceux qui n'ont vu le paysan que dans les environs des villes, n'ont aucune idée de l'Homme de la Nature. Là, connaissant des maîtres, obligé à des respects avilissants, écrasé par le faste, corrompu et méprisé, même par des hommes avilis par la servitude, il devient aussi abject que ceux qui le corrompent. Mais ceux

¹⁶ Saussure, p. 21 et 22-23.

¹⁷ *Ibid.*, p. 26-27.

*des Alpes, ne voyant que leurs égaux, oublie qu'il existe des hommes plus puissants ; leur âme s'ennoblit et s'élève ; les services qu'ils rendent, l'hospitalité qu'ils exercent, n'ont rien de servile ni de mercenaire ; on voit briller en eux des étincelles de cette noble fierté, compagne et gardienne de toutes les vertus*¹⁸.

Nous sommes ainsi amenés à constater que le discours géographique ou naturaliste ne pouvait pas rester étranger à l'influence du discours philosophique ou politique et social du siècle des Lumières : il évoque l'idée de la nature et du bonheur terrestre et rapproche l'homme des Alpes de l'Homme de la Nature qu'on pourrait aussi appeler le bon Sauvage¹⁹.

Toute méthode doit exposer les principes ou les conseils dont devraient se servir tous ceux qui veulent suivre l'exemple du système et du discours offerts par la méthode même. L'intelligence et la clarté de l'esprit de Saussure se révèle dans les principes énoncés dans son *Discours préliminaire*, qui ne sont pas de simples objections formulées dans un cabinet, mais proviennent de sa propre expérience :

J'ai fait tous ces voyages, le marteau de mineur à la main, sans aucun autre but que celui d'étudier l'histoire naturelle, gravissant sur toutes les sommités accessibles qui me promettaient quelque observation intéressante, et emportant toujours des échantillons des mines et des montagnes, de celles surtout qui m'avaient présenté quelque fait important pour la Théorie [de la Terre], afin de les revoir et de les étudier à loisir. Je me suis même imposé la loi sévère de prendre toujours sur les lieux, les notes de mes observations, et de mettre ces notes au net dans les vingt-quatre heures, autant que cela était possible.

*Une précaution que j'ai employée et qui, à ce que je crois, m'a été d'une grande utilité, c'est de préparer à l'avance pour chaque voyage, un agenda systématique et détaillé des recherches auxquelles ce voyage était destiné. Comme le géologue observe et étudie, pour l'ordinaire en voyageant, la moindre distraction lui dérobe, et peut-être pour toujours, un objet intéressant. Même sans distraction, les objets de son étude sont si variés et si nombreux, qu'il est facile d'en omettre quelqu'un ; souvent une observation qui paraît importante s'empare de toute l'attention, et fait oublier les autres ; d'autres fois le mauvais temps décourage, la fatigue ôte la présence d'esprit, et les négligences qui sont les effets de toutes ces causes, laissent après elles des regrets très vifs, et forcent même souvent à retourner en arrière : au lieu que si l'on jette de temps en temps un coup d'œil sur un agenda, on retrace à son esprit toutes les recherches dont il doit s'occuper. Mon agenda, borné d'abord, s'est étendu et perfectionné dans la proportion des idées que j'ai acquises*²⁰.

¹⁸ *Ibid.*, p. 29-30.

¹⁹ cf. à ce sujet Michel DENIS-Noël BLAYAU, *Le XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1970, p. 53-63.

²⁰ Saussure, p. 31-32.

Le bon naturaliste doit donc voyager personnellement, prendre des notes sur les lieux qu'il visite, afin de réduire la possibilité d'erreur ; pour systématiser ses recherches (commencées, dans le cas de Saussure, dans le cadre d'une enquête qui visait à construire une théorie de la Terre), il doit avant tout établir à l'avance un agenda qu'il peut toujours modifier. Ainsi, chez Saussure, les « choses vues » doivent entrer dans un système. Cette volonté de noter et de systématiser rapproche le discours de Saussure de celui de Diderot, ce dernier conseillant, dans un autre domaine, une enquête systématique des faits politiques et sociaux.

Le deuxième texte que nous nous proposons de présenter est de Volney²¹. Selon la préface de l'édition de 1821, les *Questions de statistique à l'usage des voyageurs* ont été écrites sur ordre du ministre des Relations extérieures. Publiées pour la première fois en 1795 (an III selon le calendrier révolutionnaire) par l'Imprimerie de la République, elles devaient fournir un outil « aux agents [représentants de la France] dans les pays étrangers »²². Dès lors, il n'y a plus de doute sur la méthode à choisir : le voyageur (qui appartient d'ailleurs à « une classe essentiellement questionneuse »²³) doit poser des questions aux hommes les plus expérimentés ; des questionnaires ont aussi été élaborés afin de faciliter ce travail. C'est d'ailleurs sur la base d'un livre-questionnaire, celui du comte Léopold Berschtold, « l'un des philanthropes les plus recommandables de l'Allemagne »²⁴, pourtant jugé trop long et compliqué que Volney doit rédiger ses questions-instructions. En analysant les questions et le contexte politique, le lecteur aperçoit deux phénomènes nouveaux. D'une part voyager et rédiger un récit devient une obligation pour les représentants diplomatiques et commerciaux français à l'étranger qui ont, selon le texte, le loisir de le faire (et qui doivent aussi fournir les informations nécessaires et jusque-là manquantes sur les pays où ils résident). D'autre part, à en juger d'après les questions, le public (c'est-à-dire le gouvernement) ne veut pas se laisser guider au hasard des réponses données aux questions inventées par les voyageurs, mais il fixe (ou impose) plutôt un programme uniforme à la description du pays étudié. Cette exigence marque dans un certain sens l'aboutissement de l'œuvre de Diderot mais aussi la transformation du discours politique et social des philosophes en discours statistique, cher aux Idéologues et aux gouvernements du Directoire (1795-1799) et du Consulat (1799-1804). (Motivés par une véritable « fièvre exploratrice » et par le souci de mieux connaître le pays qu'ils

²¹ Sur Volney, voir par ex. Jean GAULMIER, *L'Idéologue Volney (1757-1820). Contribution à l'histoire de l'Orientalisme en France*, Paris-Genève, Slatkine, 1951 (reprint : 1980).

²² Constantin-François VOLNEY, *Œuvres*, Paris, Fayard, 1989 (dans la suite : Volney), p. 664. Texte de la préface de l'édition de 1821 : p. 663-667 ; les questions : p. 669-679.

²³ *Ibid.*, p. 663.

²⁴ *Ibid.*, p. 663.

contrôlaient, ces gouvernements ont aussi entrepris la description statistique des départements français²⁵.)

En quoi consiste en fait la méthode proposée par Volney ? Il pose 135 questions divisées en deux sections (« *État politique du pays* » ; « *État politique* ») et regroupées dans des chapitres appelés cette fois « *articles* » (« *Situation géographique* », « *Climat, c'est-à-dire état du ciel* », « *Etat du sol* », « *Produits naturels* » pour la première section ; « *Population* », « *Agriculture* », « *Industrie* », « *Commerce* », « *Gouvernement et Administration* » pour la seconde²⁶). Sans vouloir énumérer toutes les questions, certaines d'entre elles méritent d'être mentionnées car elles illustrent à merveille combien les différents types de discours (philosophique, politique et social, naturaliste) en viennent à se fondre en un seul : le discours statistique. Ainsi, la liste comporte des questions relatives à la situation géographique du pays (« 1. *Quelle est la latitude du pays ?* 2. *Quelle est sa longitude ?* 3. *Quelles sont ses limites de toutes parts ?* 4. *Combien de lieues carrées contient sa surface ?* »²⁷), à la température (des différents mois ou des différentes parties de la même journée), aux vents régnants, à l'humidité du pays, bref, au climat ; elle se poursuit par d'autres questions s'attachant aux spécificités géologiques (montagnes, plaines, etc.) et les produits naturels (par exemple les métaux, les végétaux ou les animaux)²⁸. Dans la première section, c'est donc le discours naturaliste qui prévaut. Rappelons encore les phrases de la première page du texte de la description de la Hollande faite par Diderot dans son *Voyage* :

Les Provinces-Unies²⁹ et les pays de leur domination sont situés entre le 24^e et le 29^e degré de longitude, et le 51^e et 54^e degré de latitude septentrionale. Ces pays sont contigus les uns aux autres ; on leur donne 48 lieues de longueur sur environ 40 de largeur, sol étroit et ingrat sur lequel les habitants sont fixés par une longue habitude de la mer.

En arrivant en Hollande, on voit à l'approche des côtes des pointes de clochers, des cimes d'arbres, et l'on croirait, à quelque petite distance que l'on en soit, que ces objets sortent d'une terre inondée.

L'air y est humide et malsain. Les hivers y durent plus qu'ici, mais le froid en est supportable. Les printemps n'y sont que des fins d'hiver, les vents du

²⁵ Voir à ce sujet Bourguet 1989 et le texte du *Circulaire du ministre de l'Intérieur aux préfets des départements du 19 germinal an IX*, relatif à la méthode conseillée pour dresser les tableaux statistiques des départements, publié en *Annexe* par Bourguet 1989, p. 413-449.

²⁶ cf. Volney, p. 669-679.

²⁷ *Ibid.*, p. 669.

²⁸ *Ibid.*, p. 669-671

²⁹ Appellation officielle des Pays-Bas actuels de 1579 (Union d'Utrecht) à 1795 (occupation française). Les Provinces-Unies composaient une république fédérale rassemblant les régions de la partie septentrionale des anciens Pays-Bas espagnols (Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Frise, puis Overijsel et Groningue).

nord y soufflent un peu avant l'équinoxe de cette saison et continuent d'y souffler un peu au-delà du solstice d'été³⁰.

La deuxième section de l'œuvre de Volney veut nous faire connaître les habitants du pays étudié, leurs habitudes, leurs activités économiques (agriculture, industrie, commerce) et le régime politique qui les régit (administration, finances, lois et juridiction, éducation, associations). Les chiffres sont révélateurs : outre l'agriculture (questions 56 à 92), c'est le domaine du « *Gouvernement et Administration* » que visent la majorité des questions (110 à 135), tandis que toute la première section (situation géographique, climat, sol, produits naturels) ne compte que 44 questions³¹. La prédominance de l'agriculture nous paraît naturelle, en raison du contexte économique de l'époque et des traditions françaises (comme l'école des physiocrates du XVIII^e siècle).

Mais quels sont en réalité les problèmes ou caractéristiques auxquels le voyageur doit, selon Volney, s'intéresser ? Tout constitue en effet un objet d'étude ; ainsi, dans l'article « *Population* », nous trouvons, outre les questions « démographiques » (densité et répartition de la population), bien d'autres questions qui tendent déjà vers une description sociologique relevant de la psychologie sociale. (« 48. *De quelle boisson usent-ils ; s'enivrent-ils ? [...]* 51. *Quelles sont leurs qualités morales les plus frappantes ; sont-ils vifs ou lents, spirituels ou obtus ; silencieux ou parleurs ? »*.)³²

Au centre de l'intérêt c'est donc l'homme en tant qu'être (« animal ») social qui se trouve ; ce phénomène peut s'expliquer par l'héritage du discours politique et social des Lumières et par l'appartenance de Volney au courant des Idéologues dont le projet collectif était d'élaborer une science de l'homme pour... transformer la société ! En d'autres termes, la mise en pratique des principes élaborés au cours du siècle des Lumières nécessite l'étude de l'homme en tant qu'être social pour adapter les changements nécessaires (surtout politiques) à ses besoins. Et, même si le projet échoue en raison de l'opposition et de l'hostilité croissante de Napoléon I^{er}, le Directoire et surtout le Consulat de Bonaparte ont pu être témoins de la naissance des Sciences de l'Homme, de l'élaboration de leurs programmes et de leurs méthodes³³. Outre la création des méthodes, le *Voyage* subit une transformation majeure : le recueil de curiosités qu'était le récit de voyage change dans sa substance

³⁰ Diderot, p. 27.

³¹ cf. Volney, p. 669-679.

³² *Ibid.*, p. 673.

³³ Sur les Idéologues voir Michel DELON - Robert MAUZI - Sylvain MENANT, *Histoire de la littérature française. De l'Encyclopédie aux Méditations*, Paris, Flammarion, 1998 (dans la suite : Delon), p. 149-153 ; Béatrice DIDIER, *La littérature française sous le Consulat et l'Empire*, Paris, P.U.F., 1992 (dans la suite : Didier), p. 15-23 et 51-56 ; Paul HAZARD - Pierre MARTINO, « La Révolution et l'Empire », Joseph BÉDIER - Paul HAZARD - Pierre MARTINO (dir.), *Littérature française. Tome Second*, Paris, Larousse, 1949 (dans la suite : Hazard-Martino), p. 175-177 ; Frank Paul BOWMAN, « Les idéologues », Denis HOLLIER (dir.), *De la littérature française*, Paris, Bordas, 1993 (dans la suite : Bowman), p. 566-569.

et devient un des instruments (ou une des sources) de l'étude des peuples et des civilisations étrangères et contribue à l'éclosion de la sociologie et de la statistique.

Ce caractère s'affirme dans le dernier texte méthodologique étudié, les *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* publiées en l'an VIII (1800) par le baron Joseph Marie de Gérando, ami de Mme de Staël³⁴ et membre de la Société des Observateurs de l'Homme³⁵.

Les *Considérations* ont été rédigées à l'origine pour servir de méthode « aux savants » de l'expédition Baudin, entreprise vers l'Australie et les îles environnantes et pour le « citoyen Levaillant » qui a préparé un voyage en Afrique³⁶. Elles visent explicitement les peuples non-européens (« sauvages »)³⁷ et exposent en cela la méthode du voyage ethnographique.

De Gérando énumère d'abord succinctement les erreurs des voyageurs précédents dues notamment à divers facteurs : rapports incomplets, brièveté du séjour, « manque de tables régulières auxquelles ils rapportassent leurs remarques »,³⁸ étude exclusive des faits extérieurs, caractère réduit de l'échantillon étudié, observations faites en mauvais ordre ou sans ordre, analogies tirées de la civilisation européenne³⁹ et, surtout, problèmes d'ordre linguistique, tel l'absence d'une langue de communication ou la négligence, de la part des voyageurs, des spécificités des idiomes locaux⁴⁰. Il passe ensuite aux observations à envisager pour connaître l'état de l'homme des premières époques de son histoire⁴¹. L'objectif

³⁴ Bowman, p. 567.

³⁵ La seule édition moderne des *Considérations* a été publiée par J. COPANS - J. Janin, *Aux origines de l'anthropologie française. Les Mémoires de la Société des Observateurs de l'homme en l'an VIII*, Paris, Sycomore, s. d. (dans la suite : *Mémoires*), p. 127-169. Le certificat par lequel la publication des *Considérations* fut ordonnée, date du 28 fructidor an VIII (14 septembre 1800). L'imprimé original porte le titre *Extrait des procès-verbaux des séances de Société des Observateurs de l'Homme*. cf. *Mémoires*, p. 169. Sur la vie, les idées et l'œuvre de J.-M. de Gérando (1772-1842) voir Bowman, p. 567-568 et *Mémoires*, p. 24-67 et 169. Sur la Société des Observateurs de l'Homme, voir la *Présentation* faite par J. Copans et J. Janin, *Mémoires*, p. 23-67.

³⁶ cf. *Mémoires*, p. 29 et 128.

³⁷ « Ces *Considérations* sont adressées au capitaine Baudin, correspondant de la Société [des Observateurs de l'Homme], prêt à partir pour son expédition de découvertes, et aux divers observateurs qui l'accompagnent ; elles sont adressées aussi au citoyen Levaillant, qui va tenter un troisième voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Comme il est possible que les uns et les autres aient occasion de rencontrer des peuples qui appartiennent à des degrés très différents de civilisation ou de barbarie, on a cru qu'il fallait prévoir toutes les hypothèses, et généraliser tellement ces *Considérations*, qu'elles pussent s'appliquer à toutes les nations qui diffèrent, par leurs formes morales et politiques, des nations de l'Europe. L'on s'est surtout attaché à présenter un cadre complet qui pût réunir tous les points de vue sous lesquels ces nations peuvent être envisagés par le philosophe. On n'a pas pensé qu'il fallût supprimer certaines questions simples et faciles à prévoir, mais qui étaient nécessaires à l'intégrité de l'ensemble. » *Ibid.*, p. 128.

³⁸ *Ibid.*, p. 134.

³⁹ « ...ils font raisonner le sauvage à notre manière. » *Ibid.*, p. 135

⁴⁰ *Ibid.*, p. 135-137.

⁴¹ Voir encore *Ibid.*, p. 131-133.

principal est donc le même que celui de tous les voyages philosophiques orientés vers des régions « reculées » : retracer les étapes de l'histoire universelle de l'homme.

Les instructions très détaillées de de Gérando sont également divisées en deux grandes sections : « 1. *Signes des sauvages* » ; « 2. *Etat des sauvages et d'abord de l'individu* »⁴². La première est entièrement consacrée à des questions linguistiques et fixe au voyageur-explorateur l'objectif principal de « *recueillir avec soin tous les moyens qui peuvent servir à pénétrer dans la pensée des peuples.* »⁴³ Pour comprendre le peuple, il faut donc apprendre sa langue. Pour faciliter l'apprentissage, de Gérando propose une méthode selon laquelle le voyageur devrait commencer par le langage des gestes (il recommande la méthode de Sicard⁴⁴) et poursuivre par le langage articulé pour aboutir à l'étude des idées abstraites ou réfléchies⁴⁵. Après l'étude de la « *nomenclature des termes élémentaires* », le voyageur doit analyser le discours utilisé par le peuple rencontré et « *résoudre* » dix questions linguistiques, relatives, entre autres, à la grammaire, à la syntaxe, à la rhétorique... Pour éviter les erreurs précédemment commises, le voyageur doit prendre des « *précautions* », telles la multiplication des interrogations dans différentes circonstances ou la division des mots en syllabes pour examiner les changements de sens. L'on peut aussi considérer les autres instructions de la première section (« *Peinture et écriture* » ; « *Emblèmes, allégories et signaux* ») comme liées à des problèmes de l'expression de la pensée⁴⁶.

La deuxième section traite des conditions physiques et sociales de l'existence des peuples sauvages. Le voyageur doit d'abord étudier les conditions physiques (climat, nourriture, constitution physique des individus appartenant au peuple sauvage, maladies...⁴⁷) et passer ensuite à l'examen de « *l'individu comme être moral et intellectuel* » (sensations, concepts, opinions, jugements, religion...)⁴⁸ et, surtout, du « *sauvage dans la société* » (la famille, hommes et femmes, « *les lois de la pudeur* », amour et mariage, le divorce, la polygamie, l'éducation morale des enfants, les rapports politiques, civils et économiques, commerce, les « *arts d'amusement* », population, amour de la patrie et affections sociales, cérémonies religieuses)⁴⁹. Les questions de statistique sont ici complétées par d'autres questions de sociologie ou de psychologie sociale, deux nouvelles « sciences de l'Homme ». Le dernier chapitre des « *observations à faire* » vise « *le dernier objet de la curiosité des voyageurs et le plus difficile sans doute à obtenir* » – la « *tradition* », c'est-à-dire l'histoire (origine, migrations, invasions) du peuple étudié. L'auteur des

⁴² *Ibid.*, p. 137-169.

⁴³ *Ibid.*, p. 138.

⁴⁴ Roch Ambroise Cucurron, dit Sicard (1742-1822) a inventé un langage de gestes pour communiquer avec les sourds-muets.

⁴⁵ *Mémoires*, p. 138-142.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 142-145.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 145-148.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 149-155

⁴⁹ *Ibid.*, p. 155-165.

Considérations s'empresse d'avertir le voyageur du danger de ne pouvoir obtenir dans ce domaine que « des récits bien vagues »⁵⁰.

En guise de conclusion, Joseph-Marie de Gérando conseille aux voyageurs de ramener en France des enfants et des adolescents des deux sexes de sauvages ou une famille entière pour mieux conserver les habitudes. (« *Nous posséderions en petit l'image de cette société, à laquelle ils avaient été enlevés.* »⁵¹) Le voyageur-ethnographe doit donc procéder de la même manière que les naturalistes qui ramènent dans leur pays d'origine des échantillons de plantes et d'animaux exotiques, soit pour approfondir les connaissances biologiques, soit pour enrichir des collections de curiosités.

La nouveauté de la méthode de Gérando réside avant tout dans le fait qu'il préconise la connaissance de la langue du peuple étudié (déjà conseillée par Diderot⁵²) et qu'il prescrit l'étude du peuple en soi et pour soi, évitant ainsi les préjugés et les erreurs résultant des comparaisons hâtives. L'accent mis sur l'étude de l'individu en tant qu'être physique et intellectuel fait également de ses *Considérations* un texte fondateur de l'anthropologie culturelle⁵³. De plus – même s'il constitue une exception par le fait qu'il sert expressément l'étude des peuples extra-européens – ce texte peut être considéré comme l'aboutissement des méthodes de voyager du XVIII^e siècle. Non seulement parce qu'il est le dernier de la série et parce que le XIX^e siècle n'en produit plus, mais aussi parce qu'en intégrant les différents types de discours élaborés au cours du siècle des Lumières et dont nous avons mentionné plusieurs exemples (discours philosophique, social et politique, naturaliste et statistique), il multiplie les approches possibles et fait ainsi du voyage, certes le parcours d'une certaine distance (ou d'une aire géographique bien déterminée), surtout l'étude complexe d'une civilisation et non un moyen de « recueillir des curiosités »⁵³.

Le dix-huitième siècle élaborait donc les méthodes de voyager et de nouveaux types de discours. Même si certains sont rejetés ou officiellement ignorés (tel la méthode de de Gérando, « oubliée », tout comme l'activité entière de la Société des Observateurs de l'Homme, jusqu'à la Troisième République), leur influence se fait sentir dès leur époque (et surtout au cours du XIX^e siècle –, souvent par le simple fait qu'on essayait de les opposer) dans de nombreux récits de voyage et d'ouvrages de statistique, appelés eux aussi *Voyages*.

Nous voudrions illustrer cette dernière conception par un ouvrage paru en 1814 à Paris. Il s'agit de l'œuvre de Marcel de Serres, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire*, dont les « observations [ont été]

⁵⁰ *Ibid.*, p. 166.

⁵¹ *Ibid.*, p. 166.

⁵² « *Que la langue du pays ne lui [= au voyageur] soit pas tout à fait inconnue ; s'il ne la parle pas, du moins qu'il l'entende.* » Diderot, p. 23.

⁵³ Sur les différentes acceptions du terme *civilisation*, voir l'article « Civilisation et civilisations » du *Grand Larousse Encyclopédique*, t. III, Paris, 1960.

recueillies dans la campagne d'Autriche » de 1809 jusqu'à la fin de 1810⁵⁴. Cet ouvrage en quatre volumes s'inscrit clairement dans la vogue exploratrice des gouvernements du Directoire et du Consulat, reprise, dans un certain sens, par l'Empire (élargissement des études sur les pays européens occupés). L'auteur avoue dès la préface que son but était de « donner des renseignements statistiques aux administrateurs français d'Autriche. »⁵⁵ Pour accomplir sa mission, il s'installe à Vienne, capitale de l'Autriche (sans vraiment en bouger) et saisit toutes les occasions pour enrichir ses connaissances : il consulte « ceux qui étudièrent déjà le pays », reçoit et rédige des notes, rencontre savants, érudits et hommes politiques⁵⁶. Il emprunte certains passages à des voyageurs précédents et, contrairement à d'autres rédacteurs de *Voyages*, reconnaît cet acte qui sert sans doute un objectif, à savoir la multiplication des références.

Le résultat de ce travail est une description à tendance exhaustive de l'Empire autrichien. L'auteur y réunit toutes les données nécessaires au « futur administrateur ». Y est étudié tout ce que les circonstances ont permis au « voyageur » : la composition géologique du sol, les mesures de longueur, la religion, les mœurs des différents peuples composant l'Empire autrichien... et même la position géographique des villes hongroises (latitude et longitude)⁵⁷.

Le texte de Marcel de Serres nous trahit une double influence. Celle, indirecte, de la méthode proposée par Diderot dans le *Préliminaire du Voyage en Hollande* (le voyageur doit poser des questions aux habitants du pays, connaisseurs de tel ou tel domaine de la vie ou des activités) et surtout celle, directe cette fois, de Volney et de ses *Questions de statistique*, donc des Idéologues. Les conseils de Volney ne sont-ils pas donnés aux voyageurs qui doivent parcourir un pays étranger et fournir des renseignements sur ce pays à l'Administration ? Et l'ouvrage de Volney n'était-il pas écrit lui-même sur ordre de l'Administration (représentée cette fois par

⁵⁴ cf. Marcel de SERRES, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire*, 4 vols, Paris, Arthus Bertrand, 1814 (dans la suite : Serres), t. 1., p. VII-LXVIII. Pierre-Marcel-Toussaint de Serres (1782-1862) a poursuivi, après des études de droit et de sciences naturelles une double carrière de magistrat et de naturaliste. Il fut chargé par Napoléon I^{er} de l'organisation judiciaire et administrative des provinces illyriennes et dalmates réunies à l'Empire en 1809 (paix de Schönbrunn). De retour en France en 1814, il devient d'abord conseiller à la cour d'appel de Montpellier et, plus tard, professeur de géologie et d'histoire naturelle générale à la faculté des sciences de la même ville. Sans avoir été un véritable créateur, il dominait la vie scientifique du Midi des années 1820 jusqu'à sa mort. Son *Voyage en Autriche* est, avec *l'Essai sur les arts et les manufactures en Autriche* (3 vols, Paris, 1814-1815) sa seule œuvre ne relevant pas du domaine de la géologie et de la paléontologie. On lui doit, entre autres, une *Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques* (écrite en 1838) qui a connu plusieurs éditions et dans laquelle il faisait des efforts pour harmoniser les enseignements de Moïse avec les découvertes géologiques récentes. Avec une liste de publications contenant plus de quarante titres, il était l'un des savants les plus féconds du premier XIX^e siècle en France. Sur Marcel de Serres, voir encore M. Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*, 2^e édition, t. 39, Paris, Louis Vivès, s.d., p. 128-131.

⁵⁵ Serres, t. 1, p. I-VI. Sur le contexte historique, voir Szász, p. 76.

⁵⁶ Serres, t. 1, p. II-V.

⁵⁷ Sur le « Royaume de Hongrie », voir Serres, t. 3, p. 240-264.

le ministre des relations extérieures) qui veut systématiser les informations et les descriptions ?

L'influence des *Questions de statistique* (et l'estime de Marcel de Serres pour celles-ci) devient encore plus évidente et plus frappante si l'on tient compte de la composition, de la structure et du contenu réel de l'œuvre de Marcel de Serres. Les titres des chapitres et des sections de la première partie, consacrée à des « *Observations générales sur la force politique, l'étendue et la population de l'empire d'Autriche* », semblent chacun comporter une des questions énumérées par Volney⁵⁸. La « *statistique particulière des diverses provinces de l'Autriche* » suit le même plan.⁵⁹

L'influence des méthodes de voyager se fait sentir jusque dans le style dont le caractère plutôt sec, héritier et assimilateur des différents types de discours élaborés au XVIII^e siècle, préfigure déjà l'essai scientifique et technique moderne. Cette caractéristique peut encore marquer une transformation majeure dans l'histoire des *Voyages* ; le voyageur ne manifeste un intérêt pour le pays étudié que dans le but de satisfaire une commande, passée cette fois par un public de type nouveau, mais dont les exigences reflètent aussi les objectifs des méthodes de voyager du XVIII^e siècle : l'administration.

⁵⁸ « *Étendue de l'empire d'Autriche, depuis l'époque de sa formation jusqu'à nos jours. Comparaison de son étendue actuelle avec sa population. Des habitans de l'Autriche et des races principales qu'on y observe. De l'aspect physique. Inégalités du sol. Influence de ces inégalités sur le climat et les habitans. Du gouvernement et des institutions politiques. Constitutions de l'état. Lois fondamentales de l'Empire. De la forme du gouvernement. De la prestation d'hommage. Du couronnement. De la majorité et de la tutelle du souverain. Du pouvoir de l'empereur. Des droits de l'empereur. Des états de la diète. Des états du royaume de Hongrie et de Transylvanie. De l'ensemble du gouvernement de l'Autriche. Etat militaire. Lois judiciaires. Code civil. Code criminel. Etat des finances en Autriche. Contributions directes et indirectes. Manière de les établir. Religion des Habitans de l'Autriche. Sectes diverses. Instruction publique. Etablissemens où elle est répandue. Etat des manufactures et du commerce en Autriche. Industrie manufacturière. Toiles de lin et de coton. Draps. Soies. Cuivres. Instrumens en fer. Verres et ciseaux. Porcelaine. Relations commerciales. Exportations. Importations. Routes. Canaux. Mesures. Monnoies. Mesures de longueur. Mesures de solidité. Mesures de capacité. Poids. Monnoies. Des productions naturelles. Productions minérales. Mines métallurgiques. Productions végétales. Progrès de la culture du sol. Productions animales. Education des bestiaux.* » Serres, t. 1, p. 1-522 et 523-525.

⁵⁹ cf. Serres, tomes 2 et 3.